



**Rubrique : (Re)découvrez-les !**

## **La petite Sandy et la castration maternelle**

*Clémence Coconnier*

**Q**u'est-ce qu'une famille pour un sujet ? La réponse toujours singulière à cette question amène à s'intéresser à la petite Sandy, que Lacan évoque dans son Séminaire *La Relation d'objet*. Ce cas présenté par Anneliese Schnurmann au séminaire de Anna Freud en 1946 est publié sous le titre : « L'observation d'une phobie<sup>1</sup> ».

Sandy arrive en 1942, à l'âge de sept semaines, à la Hampstead Nursery, institution pour enfants créée par A. Freud pendant la Seconde Guerre mondiale en Angleterre. L'enfant ne la quitte qu'à l'âge de deux ans et sept mois. Son père décède à la guerre, avant la naissance de l'enfant. Sa mère, après avoir occupé divers emplois, exerce le métier de conductrice d'estafette, métier qu'elle investit. Sandy a un frère et une sœur aînés, évacués tous les deux. La sœur meurt quand Sandy a deux ans.

Dans son texte, A. Schnurmann décrit les difficultés rencontrées par cette enfant et s'intéresse précisément aux coordonnées de l'émergence de sa phobie transitoire quand elle a deux ans et cinq mois, ainsi qu'au dénouement de celle-ci. La petite Sandy permet d'appréhender que ce n'est pas la séparation précoce de cette enfant d'avec sa mère qui cause la phobie, ni même la découverte de la différence des sexes et sa castration imaginaire, mais la rencontre avec la castration maternelle.

### **La mère, une fonction**

La manière dont la petite Sandy se débrouille pour grandir, dans une institution qui prend temporairement le relais de sa famille pendant la guerre, démontre combien le père et la mère sont élevés au rang de fonction.

Dans son observation attentive des liens qui unissent Sandy et sa mère, A. Schnurmann souligne que cette femme, qui « aimait ces activités masculines et portait d'ordinaire un uniforme avec des pantalons [...] était aussi une mère très dévouée. [...] Elle venait presque chaque soir mettre [sa fille] au lit, [...] l'embrasser pour la nuit et lui apporter un biscuit et un morceau de chocolat ». L'éducatrice décrit les jeux que cette mère propose à différents moments de leurs rencontres, et note que Sandy y répond toujours avec une grande excitation et en souriant. Que ce soit quand elle arrive pour retrouver son enfant, au moment du change, ou quand elle lui donne

---

1. Cf. Schnurmann A., « L'observation d'une phobie », *Documents de la bibliothèque*, n° 5, 1995, p. 9-29.

les biscuits, cette mère s'avance, puis attend de se laisser voir. Par ces jeux dans lesquels chacune engage son corps dans un mouvement vers l'autre, cette mère ménage un espace pour sa fille. A. Schnurmann écrit que « Sandy était très attachée à sa mère ».

Ainsi approchons-nous la fonction de la mère, « en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques<sup>2</sup> ». Autrement dit, la fonction de la mère ne tient pas à une intensité de présence, mais à un rapport à la parole, et à la manière dont ses présences et absences ont été symbolisées par l'enfant, qui peut alors jouer avec. Katty Langelez-Stevens ajoute : « Pour autant, la mère est elle aussi devenue un signifiant, que quiconque peut incarner, sous lequel n'importe quel personnage peut venir se loger. Dès lors, elle devient une fonction, celle du désir de la Mère.<sup>3</sup> »

### **Découverte de l'incomplétude maternelle**

A. Schnurmann rend compte de la constitution du symptôme, des impasses et solutions mises en œuvre aux dépens du sujet pour traverser la crise subjective à laquelle elle est confrontée. Elle repère trois événements concomitants dans la vie de Sandy « qui semblent avoir une portée directe sur la formation de la phobie » : la découverte de la différence des sexes en voyant un petit garçon uriner debout, l'absence de sa mère hospitalisée et qui revient en mauvaise santé, marchant avec une canne ainsi que l'exploration douloureuse de son sexe lors d'un bain.

Dans son commentaire, Lacan situe plus précisément la dimension de « l'impuissance maternelle » comme facteur causal : « la notion que la mère manque de ce phallus, qu'elle est elle-même désirante, non pas seulement d'autre chose que de lui-même, mais désirante tout court, c'est-à-dire atteinte dans sa puissance, sera pour le sujet plus décisif que tout »<sup>4</sup>. La seule perception de la différence sexuelle ne suffit en effet pas à déclencher la phobie, ni l'absence de sa mère lorsqu'elle est hospitalisée, il y faut « l'aperception de la mère comme atteinte dans sa puissance<sup>5</sup> ».

En effet, la phobie ne se déclenche qu'après le retour de la mère, qui s'est absentée trois semaines pour une opération. Pendant sa première période d'absence, Sandy ne paraît pas troublée. Elle dit même : « Ma maman bonbon, ma maman choco, ma maman bicki », évoquant là des choses que sa mère lui apportait. Quand elle revient, Sandy voit sa mère marcher avec une canne. N'étant pas encore rétablie, sa mère s'absente à nouveau pour convalescence. « Ma maman là », dit Sandy quand elle passe devant la pièce dans laquelle elle avait été le soir du retour de sa mère ; elle touche le fauteuil dans lequel était assise sa maman : « Ma maman chaise », sans pour autant manifester de signe apparent de détresse.

### **L'appel à un élément symbolique**

Le cauchemar, formation de l'inconscient qui inaugure la phobie, survient peu après la seconde absence de sa mère, que l'enfant a vue « sous une forme débile, appuyée sur

---

2. Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

3. Langelez-Stevens K., « La famille n'existe pas », *Ironik !*, n° 62, juillet 2025, publication en ligne.

4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 74 & 71.

5. Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », *Bulletin du groupe petite enfance*, n° 6-7, septembre 1995, p. 18.

une canne, malade, fatiguée<sup>6</sup> ». Ce soir-là, après un endormissement plus difficile dû à son agitation, Sandy se réveille en criant, terrorisée. Elle dit qu'il y a un chien dans son lit. À partir de ce cauchemar, l'angoisse se répète les soirs suivants au moment d'aller au lit : « Pas lit, toutou venir », répète-t-elle en panique.

Sur le chemin de l'école, Sandy et d'autres enfants jouent avec un chien inconnu ; A. Schnurmann leur explique qu'il peut les mordre s'ils l'effraient. Dans un premier temps, Sandy se joint au chœur des enfants qui s'exclament joyeusement : « Toutou ! » quand ils croisent un chien. Puis, arrivée à l'école, Sandy se met à parler, très agitée. Après avoir prononcé un fatras de mots – « Toutou, mordre, garçon, Bobby, maman, baballe » –, elle énonce la plus longue phrase qu'elle ait jamais produite : « Toutou mordre jambe méchant garçon », après quoi elle montre son doigt, qui est indemne, et s'exclame : « Tout mieux. » Les jours suivants, A. Schnurmann observe une agitation chez Sandy, qui, pour la première fois, a peur d'un chien dans la rue. Elle se montre plus difficile et agressive à l'école et se désintéresse des livres et « paisibles jeux de construction », auxquels elle préfère « le maniement du marteau, des clous et de la scie ».

Sandy redoute une morsure, elle convoque le chien comme agent menaçant, qui vient causer, localiser son angoisse dans ce moment de crise qu'elle a à résoudre : « Lors d'un moment particulièrement critique, alors qu'aucune voie d'une autre nature n'est ouverte pour la solution du problème, la phobie constitue un appel à la rescousse, l'appel à un élément symbolique singulier.<sup>7</sup> »

Le ressort de la phobie n'est pas que Sandy n'a pas le phallus, mais que sa mère ne peut le lui donner, parce qu'elle ne l'a pas elle-même. La phobie permet la constitution d'un objet (du phallus imaginaire au chien), qui va muer en un signifiant opérant une séparation. Bien que le père de Sandy soit décédé, la fonction du Père est suffisamment efficiente pour que la petite fille en détresse l'appelle à la rescousse. Lacan indique ainsi : « le père est assez présent pour introduire précisément un nouvel élément [...] à savoir un élément symbolique, situé au-delà des relations avec la mère, au-delà de ce qui est sa puissance ou son impuissance, et dégageant de son implication dans la mère la notion de puissance comme telle. Bref, il se substitue à ce qui nous paraît avoir été saturé par la phobie, à savoir la crainte de l'animal castrateur comme tel, qui s'est avéré avoir été l'élément d'articulation essentiel, nécessaire, ayant permis à l'enfant de traverser la crise grave où elle était entrée devant l'impuissance maternelle<sup>8</sup> ».

Pour faire face à l'horreur de la canne (sa mère diminuée, l'Autre amoindri), Sandy convoque le chien et sa menace de morsure : mise à la place de la cause, l'invention du chien est aussi l'invention de la cause de la castration, comme l'explique Jacques-Alain Miller : « Il faut que le manque ait un agent. Ce qui est là présent, c'est, disons-le, un désir épistémique à proprement parler, une élucubration de savoir. L'angoisse de castration est aussi une angoisse du pourquoi.<sup>9</sup> »

---

6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, op. cit., p. 73.

7. *Ibid.*, p. 58.

8. *Ibid.*, p. 74.

9. Miller J.-A., « Le cas Sandy selon Jacques Lacan », op. cit., p. 17.

## Une petite fille qui cherche

Sandy élabore sa doctrine de la castration, à partir de son expérience et de son rapport aux autres. Au lit elle est agitée et se touche le sexe. A. Schnurmann l'assure que tout y est très bien, ce qui apaise Sandy, qui se met alors à lui toucher différentes parties de son corps tout en les nommant « Annie oreille, Annie cheveux ». L'élève d'A. Freud s'engage avec Sandy dans cette conversation en énumérant les parties de leurs corps respectifs et en lui expliquant « que nous étions faites de la même façon parce que nous étions toutes les deux des filles ». Sandy acquiesce. Les énoncés qu'elle produit alors témoignent de son travail de constitution et d'exploration de la classe des filles. Après un court moment de calme, « elle explos[e] de nouveau en paroles » pour dire « Lydia malade, Margy malade [...], ma maman malade, ma maman revenir, ma maman marcher encore », puis d'une voix interrogative : « Sandy malade ? Annie malade ? » Ce faisant, « elle raconte toute une histoire sur la question qu'elle se pose à propos des femmes, et sur ce qui serait la maladie de toutes. Bref, elle élabore sa doctrine de la castration, et qu'on s'en sort<sup>10</sup> ». A. Schnurmann la rassure et lui indique que sa maman reviendra bientôt. Après cette séquence, Sandy s'endort sans problème, contrairement aux soirs précédents.

Lorsque sa mère revient, Sandy, heureuse de la retrouver, se prépare pour une promenade et demande : « Maman a culotte ? » s'assurant qu'un voile recouvre bien ce manque qu'elle a momentanément symbolisé.

Avec le retour de sa mère, la peur de Sandy lors du coucher disparaît. Sa peur des chiens persiste avant de se dissiper. Une fois la guerre finie, Sandy quitte la pouponnière pour retourner vivre avec sa mère, qui se remarie, et son frère aîné rentre aussi. Lacan conclut toutefois son commentaire ainsi : « Si la phobie se trouve bel et bien réduite, c'est que, littéralement, le sujet n'en a plus besoin pour suppléer à l'absence, dans le circuit symbolique, de tout élément phallofore<sup>11</sup> ».

## Construire un manque

Ce cas enseigne du travail d'élaboration signifiante que constitue la séparation pour chaque sujet : quelle que soit la forme que prend sa famille pour un sujet, le manque se construit subjectivement. Sa rencontre avec la castration maternelle bouleverse Sandy ; son « ébauche de phobie » est un symptôme transitoire qui permet de traverser « la crise grave »<sup>12</sup> que représente la confrontation avec le manque dans l'Autre et de l'Autre. Sandy constitue un manque en prenant appui sur quelque chose de la famille élevé au rang de fonction et en passant par une opération signifiante.

Le cas Sandy illustre comment les semblants opèrent. La famille, lieu de la crise subjective, est aussi la condition de sa résolution en tant que s'y articulent des éléments hautement symboliques, imaginaires et signifiants. De la canne à la culotte, qui voile le manque, Sandy subjective le phallus symbolique en passant par le chien, substitut du Nom-du-Père, qu'elle invente et convoque pour expliquer l'angoisse qu'elle rencontre.

*Collège clinique de Toulouse — 14 décembre 2024*

---

10. *Ibid.*, p. 15.

11. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet*, op. cit., p. 100.

12. *Ibid.*, p. 100 & 74.